

nières qui appartenait au gouvernement lors de l'investissement de 1815, fut vendu trois ans après à ma grand'mère maternelle, la comtesse de Fiavelle qui l'habite en ce moment.

— Me direz-vous, Mademoiselle, par quel étrange hasard... ?

— J'ai découvert votre coffret. Et ce qu'il est devenu, n'est-ce pas?... eh bien, aurez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout? c'est presque aussi long à raconter qu'une histoire...

— Parlez aussi longtemps qu'il vous plaira, Mademoiselle; j'éprouve un grand plaisir à vous entendre.

Mlle de Monerville fit un petit salut, moitié confus et moitié incrédule, et continua :

— La révolution de 1830, en chassant notre roi Charles X du trône de France, il y a huit ans, força mon père à quitter son beau domaine de Monerville, situé près de Beuzeval, pour suivre à l'étranger la destinée de son infortuné maître.— C'est dans le malheur, n'est-ce pas, Monsieur le duc, que l'on doit être le plus attaché à ses princes.

Le jeune homme ayant approuvé du regard, la jeune fille reprit :

— Avant de partir pour Hradschin, où il habite encore, mon père me confia aux soins de ma grand'mère. Celle-ci n'avait jusqu'alors jamais consenti à me voir, car j'étais la cause involontaire de la mort de sa fille, qui mourut en me donnant le jour!... Peut-on jamais remplacer la tendresse maternelle! Ce fut en vain que la comtesse de Fiavelle s'efforça de remplacer ma mère; au fond elle ne me pardonne pas ma naissance, qui lui ravit son plus cher trésor. Hélas! notre douleur n'est-elle pas commune? elle devait nous unir, elle nous sépara... J'avais été très gâtée

par mon excellent père, et ma gouvernante Clotilde. Je me trouvais bien isolée dans ce grand château triste et abandonné... La comtesse, paralysée des jambes, me permet guère que l'on sorte du parc, et depuis huit ans que mon père m'a quittée, c'est à peine si je suis allée jusqu'à Courseulles... Mais je vois que je m'éloigne de mon sujet, reprit Mlle de Monerville, qui essuya une larme furtive que lui faisaient verser ces souvenirs. Cela ne peut guère vous intéresser, ma vie et mon enfance, il faut que j'arrive à ma découverte... d'il il y a deux mois...

— Tout ce que vous dites m'intéresse vivement, au contraire, dit le jeune homme que cet abandon naïf avait charmé. J'ai bien souffert aussi dans ma jeunesse et suis tout cœur pour compatir à vos chagrins.

Encouragée par ces bonnes paroles, la jeune fille poursuivit :

— Le caractère acariâtre de la comtesse est connu de tout le Calvados... Je la respecte profondément mais la crains presque autant... Aussi, entre nous, point d'épanchement, et partant point d'affection... Je passais mes heures de récréation dans ce pavillon, dessinant un peu, peignant à l'aquarelle cette mer si belle et d'aspect si changeant... Un jour,—il y a deux mois environ,—j'étais venue de bonne heure, et après avoir jeté quelques traits de crayon sur le papier, la chaleur m'accabla tellement que je m'endormis... Je fus réveillée en sursaut par un coup de feu, tiré dans le parc. En même temps, un des beaux paons qu'affectionne tout particulièrement la comtesse, tomba frappé mortellement au pied d'un marronnier. Je sortis précipitamment du pavillon, cherchant du regard celui qui avait pu commettre ce meurtre; mais je ne vis